

Collèges

A partir du 22 septembre, Arte propose « La Loi du collègue » : un an d'enquête dans un établissement de Saint-Denis. Plongée au cœur d'un monde d'agressivité et de vacarme, peuplé de profs chahutés, désarmés, et d'élèves déboussolés, prisonniers d'un système de valeurs archaïques. Quand l'enseignement devrait faciliter l'entrée dans l'univers des adultes, il reproduit trop souvent une société en décomposition : peur de l'échec, de l'exclusion, loi du plus fort. Si parfois le contact s'établit, le couple prof-élève est malade, et le tableau très noir.



Classes - tous risques



DENIS MARFAUX

A chaque rentrée, la télé se penche sur l'école, comme on visite un malade chronique. Une jeune documentariste, Mariana Otero, ne s'est pas contentée d'une incursion compatissante. Elle s'est installée avec une caméra vidéo durant toute une année scolaire, au collège Garcia-Lorca de Saint-Denis, juste en face de la cité des Francs-Moisins.

Pourquoi un collège, pourquoi en banlieue ? Parce que le collège, qui accueille les élèves de la sixième à la troisième, est la zone de tempête du système scolaire, puisqu'il est chargé du sale boulot, « orienter » les élèves. Et que la banlieue est à notre société ce que l'enfant à problèmes est à sa famille, le reflet grossissant de ses maux et de ses bourdes.

De septembre 1992 à juin 1993 donc, la réalisatrice s'est rendue au collège tous les matins, avec seulement un preneur de son. Ils disposaient d'un QG ouvert à tous, minuscule, mais situé à un point stratégique, à côté du bureau du principal, afin de savoir ce qui se tramait. Sentinelle bon-

dissante mais discrète, Mariana a filmé, sans commentaires ni interviews, les acteurs en situation : en train d'enseigner, de chahuter, de sermonner, de sanctionner, d'étudier, de protester...

On n'apprend rien, mais on redécouvre tout, dans *La Loi du collège*, série documentaire en six épisodes. Cette observation passionnée, tenace, sur une aussi longue durée met à nu les (dys)fonctionnements invisibles à force d'être entrés dans les mœurs : tous les ingrédients de cet « effet collège » dont s'étonnent nombre d'instits. « On a des mômes en CM2, pas forcément bons élèves, mais gentils, disent-ils. Et ensuite, on nous en donne des échos épouvantables, du genre "ce sont des sauvages, ils ne fichent rien". »

Dès le premier épisode, le bruit vous saute à la gorge et ne vous lâche plus, même, surtout, dans les salles de classe. Les gamins chantonent, ricangent, raclent les pieds, s'interpellent, tandis que, debout, le prof s'époumone. Un collège, on a tendance à l'oublier, c'est d'abord cinq cents corps prépubères en cage, six à sept heures par jour. ►

Le collège Garcia-Lorca, à Saint-Denis : à la fin de chaque heure de cours, une horde hurlante de 500 adolescents dans les couloirs.

Classes tous risques

Pour ces ados, on dirait qu'apprendre c'est se soumettre.

Le bon élève, c'est un « bouffon ».

► Pascal Naudin, le preneur de son de la série, et Anne Weill, la monteuse, qui a brassé une année durant les deux cents heures de rushes, parlent encore avec émoi « des conditions acoustiques terrifiantes, carcérales » du collège, avec les sonneries, les longs couloirs, les rangées de portes qui claquent, la transhumance de hordes hurlantes.

On constate aussi que les gamins n'ont pas leurs blousons ni même leurs casquettes en classe. Comme s'ils étaient de passage. Mais ils sont de passage justement puisque, à Garcia-Lorca comme dans tous les collèges (et les lycées) publics de France, les élèves changent de classe toutes les heures, en trimbalant leur cartable (qui peut frôler les dix kilos, parole de parent d'élève).

Tout le monde le sait, tout le monde trouve ça normal, même les enfants, passé les paniques de la classe de sixième. L'élève expérimente d'abord avec

ses pieds une des règles — en béton — du collège : c'est à lui de suivre le prof. Le spectateur contemple méduse ce remue-ménage. Il n'imagine pas une entreprise de cinq cents personnes dont les employés changeraient de bureau toutes les heures !

« Dans leur vie, ces gamins sont déjà dans l'instabilité, le mouvement perpétuel. On dirait que l'école en rajoute. La plupart des conneries se font pendant les interclasses... », analyse Adjera Lakehal, qui dirige l'Association des femmes des Francs-Moisins. « Ils auraient besoin de s'approprier un lieu. » D'avoir leur classe, tout simplement.

Mais rien n'est plus sacré qu'une vieille habitude, même lorsqu'elle vous bouffe la vie. Isabelle, professeur d'anglais dans un collège voisin, s'offusque de cette éventualité : « Il faudrait que je transporte mon magnétoscope ! » Et puis elle a décoré « sa » classe avec tant d'amour. Pourtant, Isabelle se défonce pour ses élèves, sans barguigner. Comme tous ses collègues, aussi, elle se plaint du vacarme qui la laisse sans voix, « lessivée » en fin de journée.

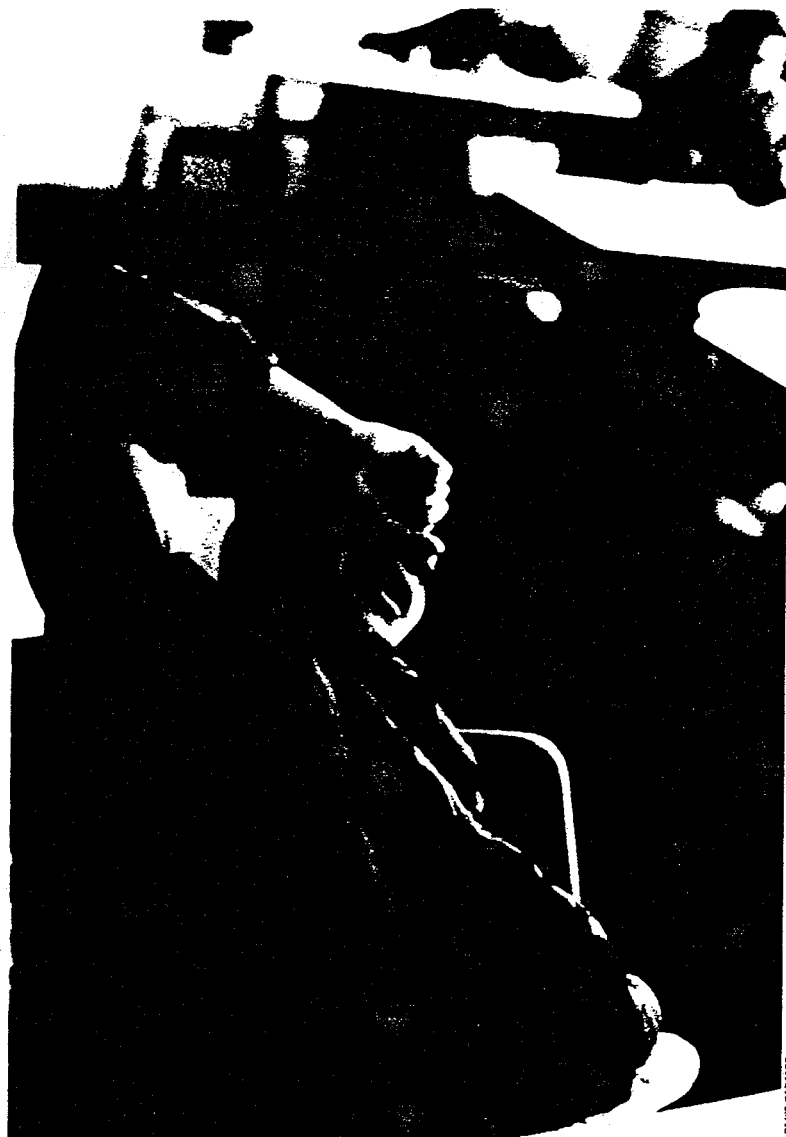
On a presque envie de parler d'un complot collectif inconscient. Garcia-Lorca a été construit avec la même hâte aveugle et gripsou que la cité d'en face (7 500 habitants concentrés dans 12 bâtiments), peut-être par les mêmes ingénieurs.

2 354 collèges, véritables aberrations acoustiques, ont été bâtis entre 1965 et 1975, soit un par jour ouvrable pendant dix ans ! Si on se limite aux tonnes de béton et aux statistiques, la démocratisation de l'enseignement secondaire en France a bien eu lieu, puisque, dès 1972, 95 % d'une classe d'âge entrait en sixième contre 43 % en 1958. Mais depuis, l'Éducation nationale semble engluée dans une sorte de faillite molle.

Ceux qui se penchent à son chevet ne sont d'accord que sur le diagnostic : l'école n'a pas digéré l'ouverture du secondaire à tous (1). Elle a perdu le nord depuis qu'elle est chargée de la « répartition des flux », comme disent les technocrates. La hiérarchie inavouée des filières ressemble à une grenade dégoupillée qu'on aurait déposée, sans le faire exprès, dans les cours de récré.

Les quatrièmes et troisièmes « techno » (qui sont au cœur de *La Loi du collège*) savent déjà qu'ils sont hors course dans la grande compétition (leurs parents aussi, même lorsqu'ils sont analphabètes). Et pourtant, on ne leur propose que la poursuite d'une scolarité routinière dont ils ne voient pas le but. Là aussi, l'école en rajoute dans l'agression inconsciente que les potaches renvoient, chacun à leur manière. Abdel s'enfoncé dans un désespoir muet, Mehdi dans une révolte bruyante...

Pourtant, parce que la vie est ce qu'elle est, entêtée, on trouve aussi de bons élèves à Garcia-Lorca, qui font du latin et qui auront leur bac C. « Il suffit parfois d'un bon prof et d'une famille stable pour qu'un enfant réussisse », affirment Bernard Charlot et Jean-Yves Rochex, chercheurs en sciences de l'éducation à Paris-VIII (2). Ils soulignent l'extrême diversité des parcours scolaires (en banlieue et ailleurs), « d'un bâtiment à l'autre, d'un escalier à l'autre, d'une famille à l'autre, dans la même famille, selon la place dans la fratrie ».



DE MARC MARAZZO

4/7



ont de la chance, ils ont Bernard Duattis pour principal. Un de ces hommes rares qui empêchent que tout devienne pire (malheureusement, il a quitté le collège en 1994). « *Je serai toujours du côté des pauvres* », s'entête ce fils de républicain espagnol, qui a milité vingt années au PC.

Ce qui l'épate, l'émeut, le fait tenir, ce sont les parents en détresse qui refusent de baisser les bras, qui se lèvent tôt pour envoyer les enfants à l'école (il y a 30% de chômeurs aux Francs-Moisins).

mené son chien, brûlé son linge qui séchait ? Il dérange parce qu'il s'oppose, pied à pied, à la loi du plus fort, mais sans oublier jamais qu'il a affaire à des enfants. Quand il parle, on l'écoute, car il ose dire, d'une voix nette, ce qu'il croit.

On lui doit, dans le film, une scène à couper le souffle. Quand Duattis découvre que Victor est la tête de Turc de ses camarades, il affronte la classe, en plein cours : « *Il y a parmi vous des Noirs et des Blancs, des cheveux bruns et des cheveux*

La salle des profs du collège. Les enseignants agissent ensemble pour contrer les élèves, jamais pour inventer quelque chose « avec ».

“J’le sais, si j’taille pas, j’vais pousser des Caddie. Mais j’m laisse engrener. Et les profs, qu’est-ce qu’ils font ? Ils font rien du tout.”

« *Mais pour un Duattis, combien de caractériels ou de timorés qui attendent calfeutrés dans leur bureau leur mutation ou leur retraite ?* », assène Mariana Otero, qui a visité une bonne trentaine de bahuts durant ses mois de repérages. Le principal résume son travail en trois cercles, stylo en main : « *Dans le petit, vous avez le 1% d’irrécupérables, dans le second, les 9% qui ont ce qu’on appelle des problèmes de comportement. Et dans le grand cercle, les 90% qui respectent les règles.* » Ce qu’il nomme la majorité oubliée. « *Je me bats pour faire passer les 9% dans le grand cercle et surtout pour éviter qu’ils tombent dans le petit.* » C’est-à-dire la délinquance.

Est-ce pour cela qu’il a essuyé un tir de 22

blonds, des cheveux lisses et des cheveux crépus. » Suit une vibrante déclaration des droits de l’homme que, à l’instar des vingt-cinq petits durs de la troisième techno, le spectateur écoute sans moufter : « *Le droit premier est de pouvoir être ce qu’on est.* » Il y a du choc de valeurs dans l’air. Il suffit de regarder Mehdi, la forte tête de la quatrième techno. Son visage s’illumine, furtivement, lorsqu’il donne une réponse juste à sa prof de français. Et aussitôt, comme s’il avait honte, il flanque une bourrade à son voisin. On dirait que, pour ces ados, apprendre c’est se soumettre. Le bon élève c’est un « bouffon », un cave. Une « racaille », c’est un dur, un mec qui en impose. Qu’un délit soit commis, le vol d’un magnéto-

Classes tous risques

► Deux lois s'affrontent, celle du collège et celle, tacite, de la cité, jusque dans les têtes. Qu'ils s'appellent Johnny, Ahmed, Leïla, Nadine, ils avouent tous la même chose, hors caméra, avec une pathétique monotonie : « *J'le sais, si j'travaille pas, après j'vais pousser des Caddie. Alors j'me dis mets-toi à l'écart des autres. Mais première rangée, deuxième rangée, troisième rangée, ils font du bruit partout. Alors j'me laisse engrener, j'me laisse engrener. Et les professeurs, qu'est-ce qu'ils font, les professeurs ? Ils font rien du tout.* »

Les élèves font les cons contre eux-mêmes. Ils s'en veulent et ils en veulent aux autres, à ces adultes qui ne jouent pas leurs rôles, qui prêchent la loi et ne la font pas respecter. Commentaire d'Elisabeth, 13 ans, native des Francs-Moisins : « *Les chahuteurs, ce sont toujours les*

chimique... ou la courroie de transmission de la violence rentrée des autres. *« Il n'y a plus de lieu de pouvoir visible. Alors ils s'en prennent au supermarché et à l'école. Le prof avec sa vieille R5, c'est l'ennemi de classe »*, ironise un sociologue.

Mais alors pourquoi les élèves sont-ils pires encore avec les profs africains ou maghrébins, dont ils devraient se sentir plus proches, comme l'a constaté Pascal Naudin, le preneur de son : « *Ils ont tellement intériorisé le système qui les oppresse qu'ils les méprisent...* » Adjera Lakehal affine l'analyse : « *Les profs engendrent de la violence sans s'en rendre compte. A quel moment valorisent-ils les élèves ? Ils sont rarement à l'écoute. Les études qu'ils font ne les arment pas pour l'échec... pour la vie. Ils sont toujours sur la défensive : ils parlent pour éviter d'être agressés. C'est plus com-*

Que faire quand un élève, qui vous dépasse d'une tête, vous balance une craie à la gueule, vous crache dessus ou vous traite d'enculé ?

mêmes. Ils sont en Nike de la tête aux pieds, mais ils n'ont pas de stylo. Je crois qu'ils font du bruit pour éviter qu'on les interroge, pour éviter que le cours ait lieu. Pour qu'on s'intéresse à eux. Ils rient tout le temps, mais c'est un rire forcé. Au fond d'eux, ils sont malheureux. Alors ils préféraient rigoler pour passer le temps. »

Les chahuteurs, les fameux 9 % de Duattis, tout le monde en parle. On ne voit qu'eux, on n'entend qu'eux, dans *La Loi du collège*. Chaque classe possède les siens, au nombre de quatre ou cinq, comme s'ils étaient une nécessité d'ordre

mode de se cantonner aux cours didactiques. »

Aujourd'hui comme hier, en effet, le plus souvent, les gamins « grattent », dès la sixième, six heures par jour. Les petits *a*, les grands *l*, les petits cahiers et les grands carreaux sont toujours de mise. Des méthodes tolérables il y a trente ans pour une minorité culturellement préparée et socialement protégée deviennent explosives : « *On fait que dalle, on fait qu'écrire* », proteste un élève en agitant son cahier.

Le spectateur s'arrache les cheveux lorsqu'il contemple un jeune prof qui entame son premier

Cours de maths à Garcia-Lorca. Les enseignants sont souvent sur la défensive : parler pour ne pas être agressé, se cantonner aux cours didactiques.



cours de l'année en feuilletant le règlement : « Je voudrais vous parler d'abord des problèmes de comportement. » Le pauvre ne fait que ce qu'on lui a recommandé de faire, assurent tous les enseignants. Pourtant, d'ordinaire, lorsqu'on a un travail à réaliser avec quelqu'un, on ne commence pas par lui dire : « Surtout soyez poli avec moi. »

« Même avec ma caméra, je mourais d'ennui pendant les cours », témoigne Mariana Otero.

Tout marche comme si, en France, se préoccuper de pédagogie signifiait faire preuve de démagogie. On attend des élèves qu'ils restent sagement sur leur chaise afin de recevoir le savoir à la becquée. Les psychanalystes diraient que notre enseignement en est resté au stade oral. Inutile, pourtant, d'affûter les fléchettes contre les profs. Ce que l'inspecteur appelle le contact avec les élèves compte quasiment pour du beurre dans leur formation et leur avancement.

Les maîtres auxiliaires (6 500 francs par mois, payés avec un trimestre de retard, c'est la règle), affectés en priorité dans les établissements turbulents, se forment sur le tas, avec leur seule licence en poche. Quant aux IUFM, ces Instituts universitaires de formation des maîtres, créés par Jospin en 1989, qui pourraient être le fer de lance d'un renouveau, ils se comportent généralement avec les profs comme les profs avec les élèves. Isabelle se souvient encore comment, jeune titulaire du Capes, elle s'est fait clouer le bec par un comminatoire « hors sujet ! », parce qu'elle évoquait ses difficultés avec sa classe.

Mais que peut faire un enseignant quand un élève, qui le dépasse d'une tête, se tient ostensiblement debout devant la fenêtre, qu'il lui lance une craie à la gueule, lui crache dessus ou le traite d'enculé ? Des exemples entre mille qui sont le menu quotidien à Garcia-Lorca et ailleurs. La réponse ne viendra pas de l'inspecteur d'académie, retranché derrière ses chiffres et ses lunettes, comme on peut le constater dans *La Loi du collège*.

Quand les profs, à bout, lui réclament en délégation un coup de pouce salvateur, deux pions ou trois profs en plus, il les traite comme des galopins. On les comprend, ces enseignants, on s'indigne avec eux, et en même temps on s'étonne qu'ils ne soient capables d'agir ensemble que pour contrer les méfaits des élèves, jamais, au grand jamais, pour tenter d'inventer quelque chose « avec ».

A Garcia-Lorca, ils savent tous qu'avec monsieur Vendange, le prof de musique, ça se passe bien (voir ci-contre). « Mais comment fais-tu ? », l'interrogent de jeunes collègues en déroute. Pourtant, aucun n'a osé franchir le seuil de sa classe, malgré des invitations répétées. « La vie est dure pour les profs, c'est vrai. Mais, pardonnez-moi, je plains en priorité les élèves », s'exclame Pascal Naudin. *L'école va les lâcher dans la vie, totalement démunis. Ils ne pourront pas faire leur CV en verlan.*

Il y a soixante-dix ans déjà, Célestin Freinet accusait l'école d'obliger les enfants à marcher sur les mains... : « Ceux qui s'y refusent ou qui en sont reconnus incapables sont exclus à jamais du monde où l'on marche sur les mains. Les autres



Monsieur Vendange :
« Je n'hésite pas à leur dire ce que je pense. Je crois que ce n'est pas un combat inutile. »

Il connaît la musique

Dans la classe de M. Vendange, on ne reste pas sur un échec. Il dialogue, encourage l'effort et fait face aux conflits. Bonnes notes.

Jean-Pascal Vendange enseigne la musique à Garcia-Lorca depuis dix-huit ans. Stature de jockey, voix légère, il n'a rien pour impressionner les fortes têtes. Et pourtant, son cours est un des moments de grâce poignants de *La Loi du collège* : on contemple, médusé, les titis de la cité jouant à la flûte, d'un air pénétré, une dancierie de la Renaissance.

« Il a un effet thérapeutique sur les enfants », soutient Anne Weill, la monteuse, qui a observé les cours d'une vingtaine de professeurs (quinze ont refusé l'intrusion de la caméra). « Il s'installe au niveau des élèves, puisqu'il reste assis, alors que les autres sont debout, dans une position d'attaque défensive. Quand il interroge un gamin, on entend souvent des couacs. Eh bien, il ne le lâche pas avant qu'il ait sorti une note juste. Il n'abandonne jamais un élève sur un échec. »

« Je leur montre ce qu'ils sont capables de réussir, confirme cet homme discret. Dans une société où seul le résultat immédiat compte, je leur enseigne qu'il faut faire des efforts, partager un but, avant d'atteindre au plaisir de la chose acquise.

Chaque cours est une partie de catch psychologique, une guerre de terrain. Si je ne l'occupe pas, ils le feront. A chaque heure, il faut repartir pour le même combat. J'entends des collègues dire : « ils m'aiment », « ils ne m'aiment pas ». Il ne faut jamais prendre les conflits comme une affaire personnelle. L'enseignement m'a appris le détachement... C'est un métier d'équilibriste...

Je ne cherche pas à en faire des musiciens, mais à épanouir quelque chose en eux. Quand un élève m'apporte un disque de rap ou de son chanteur préféré, je lui dis : « Tu n'as pas besoin de moi pour ça. » Si

« C'est beau », c'est foutu d'avance. Je tâche de m'appuyer sur ce qu'ils ont déjà appris, leurs points de repère, de curiosité. Pour Don Juan, par exemple, je commence à leur raconter l'histoire, et je m'arrête en plein milieu... Ils veulent connaître la suite...

Nous n'enseignons pas seulement une matière, mais une façon d'être adulte. Je profite de n'importe quel prétexte, la double croche comme la vie d'un musicien, pour exprimer ce que je pense. Contrairement à certains de mes collègues, je suis convaincu que ce n'est pas un combat inutile. »

Si les gamins s'insultent en termes racistes, il n'hésite pas à leur dire : « Vous faites comme Le Pen. » Lorsqu'ils refusent de dénoncer l'auteur d'un gros délit, il proteste : « Vous faites le jeu d'une minorité mafieuse. » Il le reconnaît, il laisse tomber les « brebis égarées » : « J'ai mis dix ans à m'y résigner... Ils ne font rien, mais en silence. Les bons, s'il y en a, je les mets dans ma poche. Je m'occupe de la moyenne, en essayant de la tirer vers le haut. Je fais un enseignement républicain.

Le film m'a renvoyé le mépris de l'Education nationale à notre égard. Quand j'ai eu mon Capes, on doublait les classes à compter de vingt-six élèves et j'ai enseigné un an sous le contrôle d'un prof expérimenté. Aujourd'hui, les stagiaires sont seuls dans leurs classes. Les dégâts sont énormes. Des deux côtés. On économise sur le dos des élèves. Certains iront en taule à cause de ça... »

A.B.-V.

Classes tous risques

► lèges qu'ils auront poussé plus avant leur inhumain dressage. S'ils y sont passés maîtres, ils défendront avec intransigeance la confrérie des hommes qui marchent sur les mains. »

Tous ces enseignants qui s'égosillent dans le vacarme devraient se souvenir que Freinet a inventé une autre façon d'enseigner parce qu'il avait été gazé en 1914. Il ne pouvait plus, physiquement, hausser le ton pour « tenir » sa classe de petits paysans des Basses-Alpes.

Bien sûr, ils sont nombreux à savoir qu'ils sont à côté de la plaque, que les gamins s'emmerdent, que ça ne peut plus durer comme ça.



Bertrand Duattis, principal du collège, combat la loi du plus fort. « Il y a parmi vous des Noirs et des Blancs. Le droit premier est de pouvoir être ce qu'on est. »

Alors ils tentent d'innover, en ordre dispersé : tel prof de français organise un club de jardinage, tel autre, un club vidéo. Un prof d'anglais a mis au point une méthode à partir de *Danse avec les loups*, une autre s'échine six mois durant à réunir des fonds pour emmener sa classe en Angleterre. A Garcia-Lorca, quelques dévoués font de l'aide aux devoirs, invitent un écrivain pour animer un atelier d'écriture. Ce qu'ils ap-

prof, trouve elle aussi que l'ambiance du collège est « détestable. Mes collègues arrivent le plus tard possible et se tirent le plus tôt possible. Si on propose quelque chose, faire un journal, donner une des trois salles de permanence aux élèves, c'est le tollé en salle des profs. Dans les collèges durs, au moins, ils se serrent les coudes... »

Puis, avec une vraie souffrance, elle ajoute : « Mes élèves se rebiffent moins devant la loi qu'à Saint-Denis, c'est vrai. Quand ils ne rendent pas leurs devoirs, ils ne protestent pas, ils s'écrasent. Mais, comme les gamins des cités dures, ils rejettent les profs en bloc. A l'appel ils répondent : "Ouais", "Yes", ou "Ben, vous m'avez déjà vu". Entre eux, ils sont d'une brutalité effrayante... peut-être parce que, depuis qu'ils sont petits, on les bouscule. Mes élèves me dérangent d'autant plus qu'ils pourraient être mes enfants. Les bons comme les mauvais vont au bahut en trainant les pieds, comme on va au turbin, pour faire leurs six heures. »

Mais, à Saint-Denis comme à Châtillon, tous les élèves savent qu'échec scolaire est synonyme d'échec social. S'ils rechignent à bosser, en revanche ils sont tous des stratèges. Au dernier trimestre, les troisièmes envoient papa-maman ou coursent les profs dans les couloirs, selon les milieux, pour tenter de négocier leurs notes, leur passage dans une « bonne » filière. « Mais ils n'ont aucune idée du type d'activité intellectuelle, mentale, technique qu'ils doivent acquérir pour passer en seconde », constate Prisca, prof tendance Freinet à l'ITUFM de Versailles.

Les gamins veulent étudier le plus longtemps possible, pour avoir un bon métier et gagner beaucoup d'argent. Mais ils détestent les études. L'investissement sur l'école s'est fait au détriment de l'investissement à l'école. Le binôme prof-élève s'est converti en couple sadomaso : on ne peut pas se piffer, mais on ne peut pas se quitter. Chacun souffre dans son coin, et rumine ses griefs contre l'autre. Un couple à trois, car il ne faut pas oublier les parents.

« Les profs ont peur que les élèves en demandent trop ; les parents ont peur que leurs mômes soient moins compétitifs ; et les mômes, dressés à la passivité, ont peur de s'impliquer, assure Prisca.

Le binôme prof-élève s'est converti en couple sadomaso. On peut pas se piffer, mais on peut pas se quitter. Chacun souffre dans son coin.

pellent, pour se reconforter, projet pédagogique. Mais ils s'accrochent toujours à cette ultime certitude : le prof est un expert dans sa discipline, un homme seul dans « sa » classe, sur lequel — hormis l'inspecteur — nul adulte ne porte son regard. Alors comment pourraient-ils se corriger ? On ne demande pas à un homme qui surnage péniblement dans la tempête de rectifier son crawl.

La Loi du collège n'est pas un film qui se déroule sur une autre planète (85 % des enfants de Garcia-Lorca sont nés en France). Les handicapés sociaux ne font qu'accélérer les avaries. Au sud de Paris, à Châtillon, dans une zone verte...

On ne tient pas vraiment à la diffusion du savoir, dans ce pays. Les résistances sont partout, pas seulement dans les ministères. » C'est la grande conspiration de la trouille, noyée dans le bruit. Le chahut des enfants accompagne les récriminations des profs et l'angoisse bavarde des parents. Mais qui les aide à grandir ? ● **Agnès Bozon-Verduraz**

(1) Une ouverture à étapes, entamée sous de Gaulle avec l'ordonnance du 6 janvier 1959, qui prolonge de deux ans l'instruction obligatoire pour les enfants nés après le 1^{er} janvier 1953.
(2) Auteurs, avec Elisabeth Bautier, de *Ecole et savoir dans les banlieues et ailleurs*, aux éditions Armand Colin.
(3) Epuisé depuis vingt ans, les *Œuvres pédagogiques*, de Célestin Freinet, vient d'être réédité par Le Seuil.